

« Car survivre est un acte de résistance »

La Reine Alice de Lydia Flem, Seuil, « La librairie du XXI^e siècle », 305 p.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Number 238, Fall 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65494ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lanctôt Bélanger, M. C. (2011). Review of [« Car survivre est un acte de résistance » / *La Reine Alice* de Lydia Flem, Seuil, « La librairie du XXI^e siècle », 305 p.] *Spirale*, (238), 78–79.

« Car survivre est un acte de résistance »

PAR MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

LA REINE ALICE de Lydia Flem
Seuil, « La librairie du XXI^e siècle », 305 p.

Lydia Flem fait sien le principe énoncé par Liscano qui y lie le fait d'écrire : « *Car survivre est un acte de résistance* ». Ainsi, c'est par le fil de la fiction qu'elle tentera de résister et même de se sauver. De guérir. On connaît Lydia Flem pour ses petits livres dans lesquels, après l'examen de *L'homme Freud*, elle explore avec beaucoup de finesse les amours, les voix des amants, les voies du deuil. Chaque fois touchée dans son histoire personnelle, elle transforme l'événement et le hisse vers l'universel en y ajoutant parfois, malgré la difficulté et la peine, des moments de tendresse et d'humour. C'est encore ce qu'elle tente de faire ici avec ce long roman, long comme peuvent l'être la maladie, les chemins du traitement et ceux de la guérison.

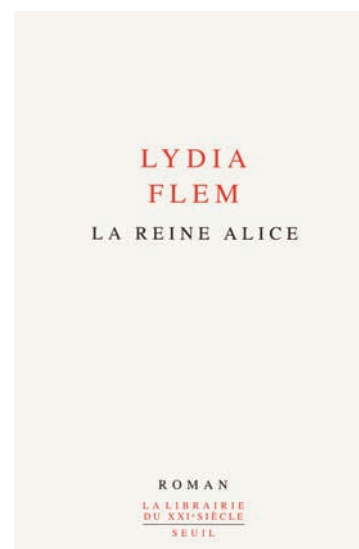
LA PUISSANCE PERFORMATIVE DE LA FICTION

Après s'être arrêtée devant une tapisserie de l'Abbaye de Cluny, celle de *À votre seul désir*, où la Dame à la Licorne se départit de ses objets et de ses bijoux — métaphore des passages appréhendés —, Lydia Flem prend la trame d'*Alice au pays des merveilles* et de *À travers le miroir*, avec leurs multiples personnages hauts en couleur et en traits de caractère, pour y inscrire les méandres de sa maladie. D'autres références littéraires, picturales et musicales viennent se greffer en cours de route. Peut-être un peu trop. Bien sûr, il s'agit d'ouvrir les événements en les magnifiant, leur cherchant un sens autre que leur advenue. Mais la lecture s'en trouve encombrée. Voulant commencer par le commencement, pour affronter avec courage la vérité de la catastrophe qui lui arrive, « *sans pitié* » dit-elle, résistant tout à la fois à l'impuissance et à la passivité où la plonge

la maladie et à la très grande solitude qui l'assaille — « *chacun est seul dans sa solitude* » —, elle crée un monde imaginaire, le fait exister, le décrit, y entraîne le lecteur. Elle l'y entraîne presque jusqu'au déni.

Le cancer, puisque c'est bien de cela qu'il s'agit, ne sera jamais nommé. Ses traitements oui, la « *petite boule* » au départ, aussi ; mais captive de « *l'échiquier de la Maison du miroir* », l'héroïne de ce roman réussit à ne jamais identifier avec précision sa maladie — l'horreur du cancer — ni la peur de la mort. Comme si la puissance performative de la fiction cachait le raffinement d'un déni, ou d'un entortillement dans trop de couleurs, trop de références, trop de personnages. Sous les multiples anecdotes qui mettent en scène les colorés acteurs qu'elle rencontre se glissent de petits conseils qui pourraient aider le patient à être patient, le malade à se laisser toucher, masser, à éviter les nausées (jamais nommées) par les gingembres confits. À rêver et à écrire. Tout devient prétexte à métaphores et à métonymies. L'« *intranquillité* » qui l'accompagne jusqu'aux traitements fait parfois, mais si peu, trop peu, place à la colère et au désespoir. Alice est sans malice. Son érudition et son écriture semblent la sauver du grand fracas qui brise son corps et son âme. La profusion des références évoque de trop près la prolifération cellulaire qu'il faudra arrêter.

Quittant *La cantatrice chauve*, Alice devient la *Femme aux turbans* de multiples couleurs pour ensoleiller les longs jours d'un hiver sans fin : est-elle prise dans le rêve de quelqu'un ?, se demande-t-elle. Ou dans un tableau de la Renaissance ? Est-elle un être de fiction ?



On pourrait le croire, tant les références la créent et assaillent le lecteur qui part, de son côté, à la recherche des évocations qui se présentent souvent sous la forme d'énigmes. Comme dans une chasse au trésor. Mais « *personne ne peut pleurer à sa place, n'est-ce pas ?* »

Cela conduit l'auteur à dénoncer, à juste titre, la dépersonnalisation ou l'assujettissement où les traitements la confinent : « *les malades n'existent pas, il n'y a que la maladie.* » Ou encore : « *Je dis "mon corps" ou "mon sommeil", mais ils ne m'appartiennent pas, je ne dispose pas d'eux, je ne suis plus certaine de pouvoir prononcer le mot "je".* » D'où, se voyant réduite à une subjectivité bafouée, la tentation de vouloir cesser de désirer, de même que son interrogation sur ce qui est vrai, ce qui est d'elle, ce qui est de l'autre. La maladie est-elle sa maladie : « *D'elle avait surgi la maladie. S'était-elle produite à son insu ou y avait-elle participé ?* » Face à l'esquisse de la question de l'inconscient se dresse l'importance majeure de résister et de guérir. Et il convient de souligner que l'image évoquée par l'écriture ou captée par l'appareil photo est thérapeutique.

LE DÉSORDRE DU TEMPS

Ce qui rend peut-être ce récit si intéressant, ce sont les considérations sur le temps. Tout a l'air d'échapper à Alice malgré le contrôle factice effectué à l'aide de listes, d'énumérations, de gourmandises et de rencontres vraies ou fictives. Le temps paraît confus, perdu, suspendu. Alors que son « je » est brouillé et que son corps blessé lui devient étranger, la temporalité, la durée, l'ordonnement du temps sont en complet désordre. Le cancer n'est-il pas, lui aussi, un désordre cellulaire? Comme pour le Lapin blanc chez l'Alice de Lewis Carroll, le Temps semble disparu, les repères spatiotemporels, abolis : « nous sommes toujours au même endroit. [...] Il n'y avait plus d'avant, il n'y avait plus d'après, seulement un présent morcelé, haché, informe comme un impudique bégaie-

ment du temps. » C'est dans ce bégaie-ment qui réapparaît souvent dans le texte que le lecteur peut sentir au plus près l'effet de la maladie, de la dislocation physique et psychique ainsi produite. Alors que la malade pourrait espérer un « après » meilleur qui abolirait le scandaleux de la maladie ou un retour à un « avant » que rien ne semblait perturber, chaque moment lui paraît devenir morne éternité, les siècles se confondant, la fiction de la femme au turban ajoutant au racornissement du temps et de l'espace. Alice paraît en souffrir comme elle souffre de souffrir, de faire souffrir, de devenir tyran pour les autres. Et le lecteur la suit dans cette douleur qu'il éprouve et craint avec elle.

L'évocation de Sénèque pourrait-elle nous réconcilier avec ce danger qui nous guette tous? Lydia Flem convoque les

philosophes, de Sénèque à Wittgenstein. Revenons au premier, celui de *Sur la brièveté de la vie*, pour reprendre le mouvement de l'auteur dans cette impulsion qui la conduit à rencontrer les multiples personnages surgis de l'art ou de la littérature et à débattre avec eux : « Puisque la nature supporte de partager avec nous l'accès à toutes les époques, pourquoi ne pas nous élaner de tout notre cœur, délaissant l'exigu et bref corridor de la vie, dans ces immensités qui sont éternelles, de concert avec les meilleurs esprits? » Bref corridor de la vie. Rien de plus vrai. L'angoisse de mort peut se manifester brutalement à chaque malaise. Mais si « la fiction éclaire comme une torche », comme l'écrit Jauffret, elle tend aussi à apaiser.

Let's pretend... +



Histoire d'un présent ingénieur

PAR DANIEL LAFOREST

NAISSANCE D'UN PONT de Maylis de Kerangal

Verticales, 317 p.

À l'annonce du Médicis français octroyé à l'unanimité pour ce quatrième roman triomphal de Maylis de Kerangal — mis en nomination pour le Femina, le Flore, le Goncourt et le grand prix du roman de l'Académie française; lauréat de la première édition du prix franco-allemand Franz Hessel —, le magazine *L'Express* a parlé d'un livre fort original; un livre réussi parce qu'il sait « décrypter l'état du monde ». Pour être plus précis, on dira qu'avec *Naissance d'un pont* Maylis de Kerangal a composé le roman ingénieur d'un présent néolibéral. Et on ne se trompera pas à dire qu'elle a fait là un objet littéraire à

partir des raisons mêmes qui peuvent nous faire craindre aujourd'hui pour le salut de la littérature, voire de la culture. Suivant cette perspective, la candeur de *L'Express*, l'absence de questionnement qu'elle trahit quant à ce qu'est, au juste, l'état d'un monde, devrait peut-être nous inquiéter. Décrypter le monde, c'est produire des schémas d'intelligibilité. Et Dieu sait que la littérature n'a pas l'apanage ni l'exclusivité de cette production. Cela dit, le résultat chez Kerangal est vraiment impressionnant. Il l'est au bout d'à peine une vingtaine de pages quand on réalise que le titre est littéral et qu'il s'agira donc exactement de ça,

